

Guy Debord in situ

# LE GUERRIER APPLIQUÉ

*Cinq ans après son suicide, le fondateur de l'Internationale situationniste est célébré par « la Société du spectacle » qu'il avait condamnée*

Intégriste de la clandestinité, Guy Debord n'avait jamais apostasié. « On sait que cette société signe une sorte de paix avec ses ennemis les plus déclarés quand elle leur fait une place dans son spectacle, écrivait-il. Mais je suis justement le seul que l'on n'ait pas réussi à faire paraître sur cette scène du renoncement. » Le théoricien prémonitoire et méthodique de « la Société du spectacle » avait poussé la haine de son époque jusqu'à lui refuser l'hypothèse de marchander son portrait. Seule une photo floue, improbable, fixait en noir et blanc sa légende maudite où, contrariant l'idée hâve qu'on se faisait de lui, il tenait d'un Francis Blanche bougon, d'un Roger Planchon enveloppé, d'un moine du « Nom de la rose » gagné par la goutte.

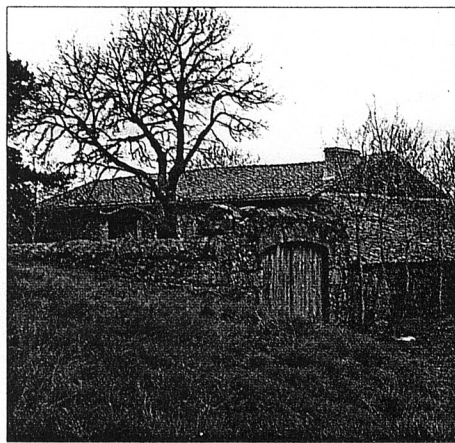
A son implacable doctrine, il avait fini par ajouter, en guise d'ultime commentaire, sa mort volontaire, à l'âge de 62 ans. Le soir du mercredi 30 novembre 1994, dans sa vieille ferme de Champot où il écrivait peu et buvait beaucoup, Guy Debord, qui se savait condamné par une polynévrise alcoolique, se tira une balle de carabine en plein cœur.

Longtemps il eut « mauvaise réputation ». Ses contempteurs, autrement dit les victimes de ses libelles, allaient jusqu'à le soupçonner d'orchestrer le terrorisme international. Mais Guy Debord ne concédait rien à ses contemporains, sinon un fabuleux mépris, quelques lettres arrogantes et un silence plus dédaigneux encore. Parfois, dans de petits ouvrages narquois arrachés à une paresse éthylique, il se livrait à une exégèse de « l'Argus de la presse » et corrigeait son propre autoportrait en ridiculisant les poncifs récurrents que sa biographie favorisait. Si l'on excepte la fondation de l'Internationale situationniste en 1957 et la publication de « la Société du spectacle » en 1967, Guy Debord aura consacré l'essentiel de sa vie à lutter contre l'asthme et le dégoût de vivre en jouant, avec un peu trop de sérieux, au conspirateur : « Nous devons détruire, par tous les moyens hyperpolitiques, l'idée bourgeoise du bonheur. »

En vertu du principe de subversion radicale qui régissait à la fois sa pensée et son existence, le guerrier appliqué aimait la polémologie, la science de l'intrigue, la dialectique amoureuse, la discipline du cynisme et la mathématique des proses claires. Bossuet, Vauvenargues, La Rochefoucauld, Clausewitz, Gondi, Laclos, Machiavel et

Chamfort furent ses modèles, jusqu'à la métempsychose, jusqu'à la paranoïa.

Exécrant son époque, dont il avait stigmatisé avant tout le monde des vices et les abandons, répudiant sa cour de séides et de thuriféraires, conspuant ses détracteurs, mais ne se détestant point, l'homme était seul. Tous ses amis d'autrefois, ceux de l'Internationale situationniste comme ceux des Editions Champ libre (*lire, p. 126, le témoignage de Gérard Guégan*), il les avait reniés au prétexte qu'ils auraient, un jour ou l'autre, pactisé



**La ferme de Champot dans le Massif central où Guy Debord vivait reclus, écrivait peu et buvait beaucoup. Le 30 novembre 1994, il se tira une balle de carabine en plein cœur.**

avec l'ennemi. Gageons plutôt qu'ils ennuyaient ce prince, lequel les congédiait, telles des favorites, par un mot sec et lapidaire.

L'homme n'était pas à un paradoxe près. De même que l'ultragauchiste pratiquait une aristocratie intolérance, le visionnaire goûtait le fumet des grandes proses. Ce n'est pas un hasard si, avant de mettre fin à ses jours, le stratège de la sédition choisit de rassembler son œuvre chez Gallimard, une maison dont il avait pourtant voué la famille régnante aux gémonies. Car, en dépit des

apparences, Guy Debord, dont les idées étaient révolutionnaires mais la langue classique, avait mérité de la couverture blanche.

Cet écrivain, qui avait inspiré le mouvement de Mai-68 pour s'en moquer ensuite, dénoncé avec la même lucidité les dérives du capitalisme et l'imposture du maoïsme, vitupéré l'empire de l'économie marchande, pronostiqué la corruption des Etats démocratiques, annoncé la prolifération des « penseurs d'élevage », stigmatisé l'universalité du zapping et de la pensée unique, attaqué sans répit la grande entreprise de falsification du réel, était, pour le style, un moraliste dans la tradition hautaine du cardinal de Retz.

Avec l'intrigant prélat du XVII<sup>e</sup> siècle, que Richelieu tenait pour un « dangereux esprit », Guy Debord avait en commun l'incapacité de faire cuire un œuf, la passion du pouvoir caché et des conjurations savantes. Si son nom fut stupidement associé, par la DST et la presse, au meurtre toujours inexplicable de Gérard Lebovici en 1984, dans un parking de l'avenue Foch, c'est qu'on accusait le situationniste d'avoir, pendant treize ans, exercé son empire cardinalice sur le producteur de cinéma (lequel avait acheté, au quartier Latin, le Studio Cujas pour n'y projeter en boucle, devant des fauteuils vides, que les films nihilistes de son protégé) et d'avoir converti son mécène, pour qu'il les financât, à la rébellion et à la déstabilisation sociales.

Sa notoriété était née, après 68, de ses textes fondamentaux et indémodables sur la société du spectacle ; son mythe, du pouvoir exorbitant dont on créditait le prétendu « gourou », qui eût régné sur une armée de conspirateurs ; et son échec, de la canonisation à laquelle, de son vivant, il n'a pu échapper. Car il fascinait ceux qu'il honnissait. Jamais bourreau n'a davantage plu à ses victimes. Il avait beau prétendre être un « docteur en rien », nier toute « doctrine » situationniste, se retirer derrière les hauts murs de sa maison ardéchoise, s'appliquer jusqu'au bout (relire « Cette mauvaise réputation », 1993) à fustiger ses laudateurs, l'imprécateur était devenu, sur le tard, l'objet d'un panégyrique unanime et consensuel. Il avait pourtant mesuré la redoutable faculté de la société du spectacle à récupérer ses pires détracteurs en les couvrant de fleurs. De la métamorphose d'un authentique rebelle en idole de Canal+.



Le temps est donc venu des biographies. Celle de Christophe Bourseiller, « prositu » depuis l'âge de 12 ans, a le mérite d'être la première. Il a beaucoup enquêté pour faire le portrait d'un homme qui n'en voulait pas. Il a gagné la confiance de Michèle Bernstein et d'Alice Becker-Ho, les compagnes du grand homme qui, enfant, jouait aux soldats de plomb et dévissait volontiers les plaques des rues pour désorienter les passants. On voit que, adulte, il a persévéré. Il maniait comme des figurines les membres de l'Internationale situationniste, les réunissait dans des conférences tendance jamborees, après quoi il jetait ses troupes à la poubelle. Et il s'ingéniait, avec des films sans images, des débats sans paroles, des happenings sans lendemain, des actions clandestines menées contre les journaux, les maisons d'édition et les modes (du surréalisme à la Nouvelle Vague), à scandaliser son époque.

Seulement voilà, maintenant qu'elle est connue, cette vie si mystérieuse n'a plus guère d'intérêt. Les efforts louables du biographe n'y font rien : en fait d'aventures libertaires, il s'agit d'une fastidieuse litanie de diktats, d'insultes (les « *connards* » le disputent ici aux « *raclures de bidet* »), de tactiques inutiles, de conciliabules avinés, d'excommunications, de planques, et de crises de goutte itératives. « *J'ai l'impression qu'un seul mot résume sa trajectoire inclassable, concède in fine Christophe Bourseiller : le dépassement.* » Y compris celui de sa propre biographie, que Debord avait bien pris soin d'éradiquer. En vérité, il n'est que dans ses textes. Certains, je pèse mes mots, sont admirables. Il suffit, en oubliant qu'il fut d'abord un film ou plutôt une charge assez scolaire contre le cinéma, de lire « *In girum imus nocte et consumimur igni* ».

Tout Debord est dans cette philippique d'une beauté sombre, dans cette oraison funèbre d'un pessimisme clairvoyant, dans cette confession d'un bouleversant désabusement. « *J'ai mérité la haine universelle de la société de mon temps, et j'aurais été fâché d'avoir d'autres mérites aux yeux d'une telle société* », écrit ce nomade perpétuel, dont la colère est fondée sur la nostalgie du Paris d'autrefois, de son peuple, de sa pègre, de ses « *filles orgueilleuses* », de ses vieux arbres, de ses nuits d'ivresse et de révolte. « *Quand je parle de ces gens, j'ai l'air d'en sourire ; mais il ne faut pas le croire. J'ai bu leur vin. Je leur suis fidèle. Et je ne crois pas être devenu par la suite mieux que ce qu'ils étaient eux-mêmes dans ce temps-là.* »

C'est par cette mélancolie coulée dans une prose d'orgue que s'exprime le mieux celui dont on a fait un justicier alors que, peut-être, considérant son impuissance à bouleverser l'ordre du monde, il était d'abord un poète tournant en rond dans la nuit avant d'être consommé par le feu.

**JÉRÔME GARCIN**

« *Vie et mort de Guy Debord* », par Christophe Bourseiller, Plon, 462 p., 149 F.

« *In girum imus nocte et consumimur igni* », par Guy Debord, Gallimard, 160 p., 85 F.

« *Correspondance* », tome 1, par Guy Debord, Fayard, 382 p., 160 F.

« *Les Tombeaux de Guy Debord* », par Jean-Marie Apostolides, Exils, 162 p., 90 F.

■ Né le 28 décembre 1931, GUY DEBORD a notamment publié « *Commentaires sur la société du spectacle* » (1988) et « *Panégryque* » (1989). Il s'est suicidé le 30 novembre 1994 à Champot.



Contre Guy Debord

# Je n'ai jamais été situationniste...

Pour Gérard Guégan, qui a publié deux de ses livres, l'auteur de « la Société du spectacle » n'était un rebelle qu'en face de son miroir. Témoignage

La béatification de Guy Debord est une affaire entendue. Le voici mis au rang des bienheureux par les diverses autorités idéologiques qui se disputent sa dépouille – des Guignols de l'Info aux « Inrockuptibles ». Au rythme où vont les choses, le « Marx du consumérisme » (Carlo Freccero, penseur attiré de Berlusconi) devrait bientôt être canonisé. Pas un jour ne passe sans que ne nous soit démontré le bien-fondé de ses prédictions et que s'augmente le nombre des nouveaux convertis (hier, Tapie, aujourd'hui, Sollers). Ses premiers disciples – la confrérie des années 60 – s'en indignent et rappellent par quelques brochures sacrilèges que leur patron vomissait les « experts en météorologie médiatique ». Autrement dit les « désinformateurs » qui s'imaginent quitte de leur impiété ancienne en ponctuant désormais le moindre de leurs écrits (critique taurine, dépliant vinicole, notule boursière, etc.) d'un mot magique, le spectacle, grâce à quoi ils pensent s'ouvrir les portes du paradis. Ou à défaut celles d'« Apostrophes ».

Or les nostalgiques de 68, qui ne l'admettent pas, se mettent le doigt dans l'œil. Ils en sont restés au Debord contraint, afin de se les rallier, à se grimer en émeutier, voire en émule de Satan (comme il aimait à l'accréditer dans son film, « In girum imus nocte et consumimur igni »). Ils n'ont pas voulu admettre que la dissolution en 1972 de l'Internationale situationniste préfigurait la miraculeuse rédemption de leur prophète.

Car, enfin, n'est pas sanctifié qui pend les derniers capitalistes avec les tripes des derniers bureaucrates, ou qui joue son va-tout sur un mot. Ni Durruti ni Vaché n'ont été déifiés. Ni Unabomber ni Alec Empire ne devraient l'être. Tout autre, n'en déplaise à ses plus honnêtes adeptes, est le cas de Guy Debord. Du jour où il a compris que le faux était un moment du vrai, il s'est employé à mériter sa part d'éternité. Au rebours d'un renégat classique, abjurant sottement ses mauvaises pensées, il lui a suffi de déclarer la planète gangrenée par la marchandise, d'en dénoncer l'inévitable spectacularisation et – ultime ruse – de dénier dans le même temps à quiconque le titre d'incendiaire. Sous le prétexte, acceptable par les clercs apeurés, que le pompier et le pyromane ont partie liée.

De là à étendre ce commode diktat à la lutte de

classes, il n'y avait qu'un pas. Sauf que, peu doué pour la marche à pied, d'où son absence dans les combats de rue, Debord ne s'y sera risqué qu'après avoir constaté la défaite (qui n'est pas la déroute) des classes pauvres. Voilà pourquoi il attendit vingt-six ans avant d'opposer à la thèse 203 de « la Société du spectacle » – « pour détruire effectivement la société du spectacle, il faut des hommes mettant en action une force pratique » – la petite musique des retraités ronchons : « Qui voit les rives de la Seine voit nos peines : on n'y trouve plus que les co-



Guy Debord jeune. « Du jour où il a compris que le faux était un moment du vrai, il s'est employé à mériter sa part d'éternité. »

lonnes précipitées d'une fourmière d'esclaves motorisés » (« Panégyrique »). On admettra qu'un homme qui pleure sur le passé puisse passer pour un modèle quand l'avenir s'annonce gros de menaces, et donc de convulsions.

Je n'ai jamais été situationniste. Je les ai lus du temps où Sollers, pas encore maoïste mais déjà courtisan, décrétait inutiles les barricades de Gay-Lussac. Je les ai, sans discrimination, édités à Champ libre, me souciant peu que Debord n'aimât plus Vaneigem, Khayati et Viénet. J'aurais pu alors cotiser à la cause debordiste. Il se trouve que je l'ai très vite jugée moins exaltante qu'il y paraissait, particulièrement quand je me suis occupé du lancement de son film, « la Société du spectacle ». Debord n'était un rebelle qu'en face de son miroir, sinon dans son rapport au monde réel, comme nous disions alors, il avait déjà fait sien l'aphorisme de sa dernière prestation à l'écran (« Guy Debord, son art et son temps ») : « A cheval donné, on ne regarde pas la bride. »

De tout cela j'ai

fait un roman, « les Irréguliers », dans lequel sous les traits d'Antoine Peyrot, imprécateur de boudoir, je faisais avouer à Debord sa hantise des révolutions sanguinaires. Ce roman lui déplut. C'était le but recherché. J'avais mis à jour sa double nature.

Nous étions en 1974. Debord ne faisait recette qu'après de quelques réfractaires, inactifs sur le terrain mais des plus volubiles dans les conversations de bistrot. L'un d'entre eux vengea le maître en me reprochant d'aimer Pierre Herbart, Stanley Donen et les femmes. Quelque temps plus tard, il fut à son tour répudié. Dès lors, Debord, par deux fois, aura pointé mes défauts. Je lui en suis reconnaissant. Rien n'eût été pire que d'être encensé par un homme de lettres, qui apprit à écrire en singeant, tel le Roquentin de « la Nausée », les maîtres du passé. Ce goût de la contrefaçon le conduira sur le tard à s'enticher d'un Benoît Duteurtre. Et rendra possible sa récupération par qui l'on sait. Comme quoi, est récupéré qui veut.

Scientologues et situationnaires ont en commun d'idéaliser un monde sans contradiction et a fortiori de redouter le chaos. Ce sont des millénaristes, quoiqu'ils en rabattent. Les uns comme les autres ne parient que sur la résignation. A ceci près que les situationnaires montent en chaire à chaque fin de repas. Avec eux, c'est nocce et banquet tous les jours. Hein ? Quoi ? Vous osez encore écrire, peindre, tourner des films, baiser, faire des enfants, déclencher une grève, prendre les armes ? Allons, allons, du calme, ne touchez à rien, le spectacle règne, sinon gare aux « esclaves motorisés ». Bien vu. Mettons la gomme, et fonçons.

GÉRARD GUÉGAN



Ph. Matzat - Opale

■ Fondateur des Editions Champ libre puis directeur du Sagittaire, GÉRARD GUÉGAN, né en 1940, a notamment publié « la Rage au cœur » (1974), « les Irréguliers » (1975), « Père et fils » (1977) et, aux Cahiers des Saisons, « Debord est mort, le Che aussi. Et alors ! Embrasse ton amour sans lâcher ton fusil » (1995).